

(2)
(N^o. 20.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

13 MAI 1799.

Sur l'amour propre et la vanité.

L'amour-propre est de s'estimer plus que les autres ; la vanité, de le faire appercevoir.

L'un est un besoin, l'autre un ridicule.

Il y a entre eux cette différence que l'un fait faire de grandes choses ; l'autre n'en fait faire que de petites.

L'amour-propre se donne en secret beaucoup à soi-même ; la vanité veut ôter publiquement aux autres ; de-là vient qu'on déteste celle-ci et qu'on pardonne celui-là.

Avec des égards et des louanges réciproques, dix personnes qui ont de l'amour-propre vivront bien ensemble : deux hommes vains ne s'accorderont jamais.

Cleanthe est naturellement timide. Son maintien, sa démarche et ses regards sont souvent embarrassés. Il est susceptible, un rien le choque, un soupçon l'offense. Il ne parle pas beaucoup de

*

lui-même, il y pense toujours. Il est rare qu'il entende traiter de l'objet le plus étranger sans le rapporter à lui-même. S'il se trouve avec quelqu'homme en place, sa pensée le dépouille à l'instant du faste qui l'environne pour examiner l'homme. Qu'on lui vante une belle action, un bon ouvrage, il rougit, son sang bouillonne et l'on voit sur son front le *anche io son pittore*: il lui semble que les éloges soient des reproches ou que ceux qu'on donne au présent soient autant de moins pour ce qu'on doit à son avenir. Clé-anthe a de l'amour-propre.

Florville est léger, inconséquent, présomptueux : il regarde à peine les hommes, il fixe impudemment les femmes; il méprise les uns, il déshonore les autres, il parle très vite et très-haut; il ne peut consentir à louer personne, tant il a à se louer lui-même. On ne peut agiter une question intéressante, qu'il ne se jette à la traverse pour vous parler de ce qu'il a fait, de ce qu'il doit faire.

Il a conduit les affaires les plus épineuses, franchi les pas les plus difficiles. Il connoit tous les puissans, il a été dans toutes les affaires, dans tous les honneurs; il va dire que c'est à lui qu'on doit une bonne loi devant le législateur qui l'a discutée, une victoire célèbre devant le général qui l'a remportée. Il fronde, il raille, il choque ouvertement, et le bien qu'il dit de lui ne peut égaler que le mal qu'on en pense. Florville est vain.

L'orgueil appartient aux grands, la vanité aux femmes, l'ambition aux âmes fortes, l'amour-propre à tous les hommes.

Il est rare que l'amour-propre satisfait ne conduise à la vanité; il est impossible que l'ambition assouvie ne finisse par l'orgueil.

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Capable, ainsi que l'homme, du beau sentiment de l'amitié, le chien est infiniment susceptible sur cet article; et les préférences lui deviennent quelquefois tellement à cœur, qu'il en périt de chagrin. J'en ai connu un qui conçut une grande jalousie contre un enfant récemment arrivé de nourrice. Dès l'instant où la maman caressa le petit, le chien refusa le boire et le manger: il se mit à pleurer les jours et les nuits; il s'isola de tout le monde, et se retira, derrière une serre, dans un jardin où il mourut malgré tous les soins qu'on lui porta.

D'autres ne poussent pas ainsi la douleur à l'excès, mais ils sont très-sensibles dès qu'on les néglige, et rendent décidément la pareille à la pareille. Un chien de l'espèce des barbets, dit l'auteur d'un excellent livre, fâché de ce que sa maîtresse en aimoit un autre, s'en consola en s'attachant à moi; il me suivit en Bretagne, où j'allai faire un voyage. Quelque mois après, sa maîtresse l'envoya chercher; il ne voulut point partir. Mais craignant sans doute de passer pour un ingrat, cet

animal rusé prétexta une excuse suffisante pour rester; il fit aussitôt le boiteux, de façon qu'il ne fut point possible de l'emmener. Dès que l'homme chargé de cette commission, fut parti, il courut comme à l'ordinaire, et fit éclater sa joie.

Cédrene, moine Grec du onzième siècle, rapporte un trait assez curieux sur l'instinct des chiens en général. Il y avoit, dit-il, du tems de Justinien, un charlatan qui gagnoit beaucoup d'argent à Constantinople, par le moyen de son chien; après avoir, selon la coutume, rassemblé un grand nombre de curieux et d'oisifs, il disoit aux assistans de jeter sur la place soit un gant, soit un étui, un couteau ou quelque pièce de monnoie.

Alors le jongleur commandoit à son chien d'aller chercher ces différens objets. Ponctuel aux ordres de son maître, le chien alloit prendre avec les dents, les effets des personnes, et il couroit les rapporter à chacun sans se méprendre.

Propre à une multiplicité d'emplois, traînant des carioles, gardant les moutons, tournant la broche, chassant le renard et le loup, le lièvre et la perdrix; plongeant sous les eaux pour y pêcher du poisson; courant la poste, et portant d'importantes dépêches, aussi ponctuellement que nos couriers; servant en un mot en paix comme en guerre, le chien réunit mille talens agréables et utiles.

La manière dont le chien guide surtout les pas incertains des aveugles, excite vraiment l'admiration, et commande notre reconnoissance. Quelle sagacité, quelle patience, quelle sollicitude dans ces animaux bienfaiteurs! Jamais ils ne manquent.

de s'arrêter à la porte des personnes qui sont dans l'habitude de donner l'aumône à leur maître; ils évitent avec grand soin les charettes, les bêtes de somme et les voitures qui sont sur leur route; ils s'en écartent même à la plus grande distance possible.

J'en ai vu, dit Montaigne, qui laissoient un chemin uni et dégagé, précisément parce que ce chemin étoit bordé de fossés profonds ou pleins d'eau; ces animaux prévoyans choisissoient un autre sentier, tortueux et plus étroit, mais où leur maître ne pouvoit courir nulle espèce de risque.

Quant à la fidélité et au dévouement du chien pour l'homme, il seroit aisé d'en former un recueil de plusieurs volumes; on connoît le courage du chien de Cologne, qui pour sauver la vie à son maître qui l'avoit élevé, se précipita au milieu d'une maison toute en flammes, et parvint heureusement à l'en arracher. Je rappellerai encore dans ce discours, le beau trait d'attachement d'Hircanus envers son maître Lysimaque, roi de Macédoine.

Ce prince ayant été tué dans un combat contre Seuleucus, roi de Syrie, on ne put reconnoître son corps, sur le champ de bataille, que par les cris plaintifs de son petit chien couché à côté de lui. Lorsqu'on procéda ensuite aux funérailles de Lysimaque, le fidèle Hircanus ne put absolument être séparé de son maître, dont il suivit le cortège funèbre. On le plaça enfin à côté du roi, sur son lit de parade; et selon la coutume des anciens, lorsqu'on mit le feu au bûcher pour y consumer le défunt, Hircanus, pour rester auprès de lui,

ne redouta pas davantage l'ardeur des flammes , qu'il n'avoit craint le choc des combats, et il se laissa brûler vif. Voit-on beaucoup d'amis mourir ainsi pour leurs amis ?

On ne sauroit nier, dit un célèbre naturaliste, que le chien ne soit spécialement destiné pour la défense, le plaisir et la société de l'homme. Indépendamment de la beauté de sa forme, de sa vivacité, de sa force, de sa légèreté, il a par excellence des qualités qui le rendent utile et très-aimable. Il sait concourir aux desseins de son maître, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre vaillamment quand on l'attaque ; par des soins à propos, par des caresses réitérées, il subjugué et captive la bienveillance de l'homme ; il supporte sa mauvaise humeur, souffre les plus mauvais traitemens avec une patience étonnante, de façon qu'il est vrai de dire que, sans fiel et sans rancune :

„Le chien lèche en mourant, la main qui le maltraite.,,

Trop souvent hélas ! l'homme est de glace en voyant la misère de l'homme. L'ami riche fuit tout-à-coup l'ami tombé dans l'indigence. Le parent à son aise ne connoît point son parent pauvre. Quelle leçon encore pour nous, malgré tous nos livres et nos beaux discours ! Les chiens s'assistent entre'eux quand ils le peuvent ; et si ce n'étoit notre dureté et notre lésine, ils secourroient plus souvent leurs compagnons malheureux. Je rencontre deux beaux traits à ce sujet dans un ouvrage intéressant.

Un chien, dit l'écrivain déjà cité, se fait en quelque sorte un devoir de marquer sa gratitude et sa sensibilité envers un autre chien. Ils se rendent des services réciproques, ils s'assistent et vont au-devant de leurs besoins. On a vu, dans la ville de Tours, un chien cacher toute la semaine, des os pour une chienne qui venoit régulièrement en ville avec un paysan, tous les lundis. Il alloit au-devant d'elle; il lui faisoit mille caresses, et la conduisoit dans l'endroit même où il avoit fait l'amas de ce qui devoit la nourrir. Certainement les hommes ne feroient pas mieux.

Un chien abandonné dans les rues de Bordeaux, car il en existe qui, semblables à nos mendiens, n'ont ni asyle ni maître; ce chien, dis-je, trouva des secours dans la générosité de ses camarades. Ceux-ci qui avoient de quoi vivre dans la maison de leurs maîtres, s'empressoient pour apporter de la nourriture à leur pauvre compagnon qui étoit errant et sans maître. On a même remarqué qu'ils se succédoient tour-à-tour, afin de mieux suffire à cet acte de bienfaisance. Heureux instinct qui vaut presque la raison, et qui est au-dessus du sentiment d'une multitude de personnes dont la vie se passe sans faire du bien à qui que ce soit.

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Égalité.

Au sortir du spectacle, il me prit envie de savoir ce qui se passoit dans l'univers. C'est ici la chose la plus facile du monde. Vous entrez dans un cabinet littéraire, et, pour six sous, vous apprenez, en moins d'une heure, combien l'Empereur de la Chine a de filles à marier? combien le Kan des tartares a de chevaux dans son écurie? de quel enfant est accouchée la femme du grand Mogol?... C'est là que la Renommée a établi son sanctuaire, et qu'elle embouche également ses deux trompettes. Deux salles composent ordinairement ces cabinets; l'une, de lecture, où est le dépôt des nouvelles; l'autre de conversation où on les fabrique. C'est ainsi que dans les manufactures il y a d'un côté l'atelier et de l'autre le magasin.

On trouve dans ces maisons tous les journaux étrangers et nationaux. L'anglois, l'allemand, l'italien, le batave, le suisse, le portugais, l'espagnol, le russe et le françois gissent confondus sur le même tapis. La différence de leurs opinions, de leur gouvernement, de leur idiôme, n'altère point l'heureuse intelligence qui règne entre eux..... Quant aux journaux françois, il fut un tems où qui n'en lisoit qu'un, n'en lisoit point. Tous sembloient prendre à tâche de se contredire. Il suffisoit que Pierre eût dit oui, pour que Paul dit non; et quand le premier annonçoit une victoire, le second ne manquoit pas de proclamer une

défaite. Un journaliste eût cru se faire tort en rapportant un fait, comme son confrère, en émettant une opinion avouée déjà par un autre. Que résulteroit-il de cette contradiction universelle? C'est qu'à travers cinquante récits différens, cinquante opinions réciproquement opposées, il devenoit presque impossible de discerner la vérité.

Aujourd'hui c'est tout le contraire. Qui lit un journal les lit tous. Ce que dit l'un aujourd'hui, un autre l'a dit hier, un autre le répétera demain. Tous les *échos* des départemens en répercuteront exactement tous les sons, toutes les syllabes, sans y changer un iota. On diroit qu'il n'y a plus en France qu'une manière de voir, une manière de penser, une manière d'écrire. Si le premier qui publie une nouvelle, ou une opinion, a menti, ou s'est trompé, le mensonge ou l'erreur va courir les quatre coins de la République, sans rencontrer un contradicteur. C'est qu'en effet nos feuilles politiques ne sont que des réimpressions les unes des autres. Même plan, même but, même physionomie; tous enfans d'un père commun, est-il étonnant qu'ils soient si bien d'accord?

Ce n'est pas que dans les cabinets littéraires on ait lieu de remarquer aucune dissension entre ceux qui les fréquentent; presque tous ont une opinion à-peu-près semblable. Et c'est même cette similitude de sentimens qui provoque la réunion habituelle des individus qui s'y rassemblent. Quoiqu'on dût chercher dans le contraste des opinions un moyen sûr de s'éclairer réciproquement, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de personnes

n'iront pas deux fois dans une société où l'on ne pense pas comme eux.

Pour connoître l'esprit de ces sortes de réunions, il suffit de faire jaser la Dame du comptoir. Elle est ordinairement pour son cabinet, ce qu'un étiquet est pour le sac, ce que l'échantillon est pour la pièce.

Malgré la ressemblance, ou pour mieux dire l'unanimité des journaux, il est des lecteurs infatigables qui ne laissent pas échapper un jour sans les lire tous, depuis le *Moniteur* jusqu'aux petites Affiches, depuis le titre de chacun jusqu'au nom de l'imprimeur. Puis, demandez-leur ce qu'il y a de nouveau? La plupart vous répondront : Rien. Et cependant ils ont lu deux à trois cents pages de nouvelles. Tel autre sait tout ce qui se passe à Londres, à Petersbourg, à Vienne, à Constantinople, à Pékin même, qui ne connoit pas l'état de ses propres affaires. Il prévoit l'issue d'une négociation diplomatique, le résultat d'une guerre entre deux puissances limitrophes, et ne pressent point les suites de son incurie pour ses intérêts personnels. Tel est l'homme, quand il sort hors de sa sphère Mais je m'aperçois que de réflexions en réflexions, je pourrais bien sortir de la mienne. Hâtons-nous d'y rentrer en continuant mon voyage.

Minuit alloit sonner. Il est curieux de passer à cette heure sous les galeries du Palais-Egalité. Le calme et la solitude qu'on y remarque alors, sont d'autant plus frappans, qu'ils contrastent davantage avec le bruit et la foule qui y régnoient

un moment auparavant. A l'éclat éblouissant que répandoit au dehors l'illumination intérieure des boutiques, succède la sombre lueur des réverbères, dont la file prolongée se rapprochant dans le lointain, par l'effet de la perspective, ne semble plus qu'un rayon de lumière qui sillonne l'obscurité. Chaque pas que vous faites sur la pierre retentissante frappe l'écho qui le répète. Ce lieu enfin, qui ne respiroit que le luxe, la licence et la dissipation, imprime alors une sorte de respect et provoque la méditation. J'allois m'y livrer, lorsque j'entendis venir à ma rencontre un homme dont la démarche pésante réveilla mon attention. Il tenoit à lui seul une conversation très-bruyante. „Je meurs de soif, disoit-il, et pas un bouchon... pas un bouchon d'ouvert. C'est une désolation.,, Aux zigs-zags fréquens qu'il faisoit pour attraper la muraille, je reconnus que c'étoit un ivrogne qui sortoit du cabaret. Je continuai mon chemin. Un individu s'avance. Ses traits étoient altérés, son œil hagard étinceloit, sa voix rauque murmuroit le blasphème, son poing fermé meurtrissoit sa poitrine. „Perdre trois cents louis, disoit-il, et ne pas trouver un pistolet pour me brûler la cervelle!., Je compris que c'étoit un joueur qui sortoit du tripot. „Les coquines, disoit un jeune adolescent que je rencontrai sous les galeries de la République, elles ne m'ont pas laissé un mouchoir pour m'essuyer., Sa toilette étoit en désordre. Sans cravate, sans chapeau, la figure, la poitrine couvertes d'égratignures..... „Qui l'eût dit ? elles étoient si jolies ! ajoutoit-il ,,... Il avoit passé la soirée dans

un lieu de débauche. Comme j'étois sous les galeries noires, un homme se mit à tousser; ce rhume ne me paroissant point naturel, m'inspira une espèce de frayeur. Je doublai le pas, et joignis bientôt deux individus arrêtés près d'une boutique de bois, ayant l'air de s'être rencontrés et causant ensemble fort tranquillement. Je dissimulai comme eux, et ne fis pas semblant d'apercevoir à leurs pieds certains ustensiles qui ne déposoient pas en faveur de leurs intentions. Je conclus que c'étoient de ces gens qui travaillent la nuit pour vivre le jour. J'avois à peine mis le pied hors du Palais-Egalité, qu'au détour d'une rue un coup de bâton fait tomber mon chapeau; je jette un cri. „Mille pardons, me dit en me considérant avec attention celui qui me l'avoit porté; mille pardons, je vous prenois pour un autre., Il releva lui-même mon chapeau. Je lui observai que ses méprises étoient fort dangereuses; puis, prenant le chemin le plus court, je me rendis chez moi, en réfléchissant que, pour rencontrer des honnêtes gens dans les rues de Paris, il ne falloit pas y rester si tard.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 21.)

Chapeau casque.

■ Toujours quelque chose de militaire dans la coiffure de nos Dames. Ne sembleroit-il pas qu'elles veuillent préparer à l'aspect des camps les yeux

de nos jeunes gens? Au casque de Bellone, elles viennent d'ajouter le panache du Dieu des combats. Ce sont quatre plumes ingénieusement groupées, dont le moindre mouvement agite la voluptueuse flexibilité. Depuis quelque tems, cet accessoire caractérise les coiffures à prétention. Ces plumes, tantôt blanches, tantôt de couleur, ne varient point pour la direction.

Tablier fichu.

La mode des tabliers paroît assez décidée; mais leur forme est encore indéfinie. Celui que représente la gravure nous a paru n'être qu'une fantaisie. Les plus communs sont ceux dont la bavette se prolonge par une épaulette qui vient regagner la ceinture; ceux-ci n'ont pas la pointe de fichu; ils sont plus longs, et ne croisent pas tout-à-fait par-derrière.

Rien de nouveau encore dans la façon des robes. La Mode à cet égard est d'une ténacité qui semble démentir son caractère. On remarque bien quelques variations dans les accessoires. Par exemple, on voit, quoiqu'assez rarement, la couture du milieu de la taille garnie de sept à huit petits boutons, qui ne produisent pas un effet bien merveilleux. Quant à la couleur, le blanc n'éprouve pas en ce moment la moindre concurrence.

SPECTACLES DE PARIS.

Misanthropie et Repentir continue de donner lieu à une foule d'anecdotes et d'observations de

tous genres. Un de nos journalistes, en faisant la critique de cette pièce, s'exprime ainsi :

„Cette pièce ne peut produire un effet moral que sur les personnes qui sont précisément dans la position où se trouvent Menau et sa femme. Or conçoit-on qu'il en existe beaucoup ? Madame Menau a été trompée par un homme qui ne s'est pas contenté de la séduire : il l'a forcée de quitter avec éclat, avec scandale, la maison d'un mari qui l'adoroit. On a sans doute plusieurs exemples de pareils traits. Mais ils sont heureusement fort rares, surtout avec l'incident du mari qui adore. Il y a d'ailleurs encore loin d'une foiblesse à la conduite vraiment indécente de Mad. Miller, qui s'enfuit de la maison de son mari avec son séducteur. A qui proposer ses remords pour exemple ? à nos femmes qui ont des amans ; mais elles vous répondront que nous avons des maitresses ; en quoi, selon toute apparence, nous différons du baron de Menau ; elles vous répondront que si elles ont cédé, leur faute n'a entraîné ni scandale, ni rupture d'éclat ; elles vous répondront aussi qu'elle n'étoient pas adorées de leurs maris ; et s'estimant doublement supérieures à Mad. Miller, et parce qu'elles n'ont jamais trouvé dans leur ménage le bonheur que la baronne y rencontroit, et parce qu'elles n'ont pas manqué d'y rester, malgré la mauvaise humeur de leurs époux : elles tireront cette conséquence, que la pièce n'offre rien qui leur soit applicable, ce qui est rigoureusement vrai, et elles persévereront dans leur conduite légère, malgré les

larmes qu'elles auront données aux scènes attendrissantes de l'ouvrage.

On donne aux *Italiens*, avec un succès prodigieux, un opéra tragique en trois actes, sous le titre de *Montano et Stéphanie*, dont voici le sujet. Stéphanie, fille de Leonati, seigneur Sicilien, est à la veille d'épouser son amant Montano. Tout est prêt pour la cérémonie, et le lendemain doit éclairer leur bonheur. Il ne manque à la félicité de Montano, que d'avoir pour témoin son ami Altamor, jeune militaire, que son service retient à Syracuse; mais ses vœux sont bientôt comblés à tous égards, par l'arrivée subite de cet officier. Montano lui annonce son prochain mariage avec l'effusion de la plus douce joie; mais son ami, bien loin de partager cette ivresse, lui apprend que Stéphanie est indigne de son amour; qu'il est le jouet de la plus hypocrite perfidie: que cette nuit même un mortel plus heureux doit, au moyen d'une échelle de soie, escalader les murs et s'introduire dans son appartement; et pour prouver son assertion, il lui offre de rendre ses yeux témoins de cette infamie.

Montano y consent. Suivi de quelques paysans, il se cache avec Altamor dans un bosquet près des murs du château. Bientôt un homme s'avance dans l'obscurité. Un air de guitare donne le signal. Une fenêtre s'ouvre. Une femme paroit. Sa taille, ses vêtemens, tout dit que c'est

Stéphanie. Une échelle tombe..... Montano ne peut plus douter de son malheur.

Mais il veut savoir jusqu'où sa coupable amante portera la scélératesse. Il dissimule. Déjà l'autel est préparé. Stéphanie s'avance, la tête ornée de la couronne nuptiale; le ministre demande à Montano: „Est-ce là l'épouse que votre cœur a choisie? „ Non!!! répondit-il avec indignation.

Imaginez l'effet de ce non, en pareille circonstance..... Etonnement, tumulte, soulèvement général... Il s'explique, accuse Stéphanie. Il faut des preuves; il présente les témoins, qui attestent avec serment la vérité du fait. Le père est confondu, la fille anéantie, les spectateurs indignés.

La malheureuse Stéphanie, rejetée de ses parens, abandonnée de ses amies, et restée seule avec sa conscience, n'a d'autre ressource que de se jeter entre les bras du ministre, qui a vu élever son enfance et ses vertus se développer avec ses charmes. Lui seul croit encore à son innocence.

Pour assurer son triomphe sur la calomnie, il donne asyle à cette victime infortunée. Bien ôt'il feint qu'elle n'a pu survivre à son honneur, et répand le bruit de sa mort.

Grand deuil au château, regrets de Léonati; désespoir de Montano. Altamor, trompé comme les autres, vient mettre le comble à la désolation universelle, en protestant que Stéphanie est morte innocente. Il déclare qu'un amant secret de cette jeune personne, emporté par un mouvement de jalousie, a dirigé cette intrigue abominable. Une femme, sous le habits de Stéphanie, a introduit,
à son

à son insçu, un valet aposté dans les appartemens de sa maîtresse. Quel est le monstre, s'écrie-t-on de toute part, qui a pu commettre une pareille scélératesse? Altamore monte sur une chaussée qui longe les bords de la mer, et fait connoître le coupable, en se précipitant dans la flots.

L I V R E S N O U V E A U X .

Clémentine de Lindau, 1 vol. in 12 traduit de l'allemand.

Clémentine, habitante de l'électorat de Saxe, belle, sensible, avoit épousé le jeune Lindau, officier prussien qui joignait les grâces de l'esprit à celles de la figure. Elle en eut un fils appelé Edmond, et deux filles nommées Agnès et Marie.

Edmond, parvenu à l'âge de quinze ans, obtint une place de cadet dans la compagnie où servoit son père, et la guerre étant déclarée, tous deux furent obligés de partir.

Clémentine, restée seule avec ses deux filles, apprend que son époux a reçu une blessure dangereuse : elle vole auprès de lui, le trouve dévoré d'une fièvre ardente, et le perd quelques jours après.

Elle veut revenir à Berlin; le voyage fut long et semé de quelques évènements. Le plus remarquable est la rencontre d'une voiture qui heurte la sienne. Au cri de trois femmes, un homme en surtout blanc, avec un chapeau de voyage, sort de la voiture pour les rassurer; il regarde Clé-

mentine et s'éloigne. Ce personnage mystérieux forme l'intérêt du roman. Clémentine le retrouve dans un chariot de poste, où elle avoit retenu sa place pour continuer son voyage. La conversation s'établit entr'eux : elle fut d'abord insignifiante ; enfin elle roula sur les malheurs de Clémentine qui furent plutôt indiqués que racontés à l'étranger. Il en apprit cependant assez pour témoigner à cette famille infortunée un intérêt dont il lui donna plus d'une preuve ; mais quel étoit son nom, sa qualité ? il les avoit toujours cachés. Le titre d'excellence qui lui fut donné par un des voyageurs, frappa Clémentine, dont un incident inattendu redoubla encore la curiosité. A la porte d'une ville, gardée par un corps de cavalerie prussienne, un officier ordonne à l'inconnu de se remettre dans ses mains comme prisonnier. L'étranger obéit et quitte Clémentine, en l'assurant qu'il la reverra bientôt. En effet, il reparoit, demande à Clémentine la permission de l'accompagner encore, et après quelques présens faits à ses filles, lui témoigne le desir de la revoir à Berlin. Elle y arrive enfin : elle avoit marqué à son oncle, riche et garçon, le dessein qu'elle avoit de se rapprocher de lui. Elle n'eut pour réponse que le refus le plus dur. Elle ne savoit quel parti prendre, lorsqu'elle entendit frapper à sa porte. Elle ouvre : c'étoit l'inconnu. Leur connoissance se renouvelle plus intimement encore. Ils se font natuellement des questions : l'étranger répond en se découvrant enfin.

Il se nommoit le comte de B....., et étoit né en Saxe. Un malheur étoit la cause de *l'incognito*

sous lequel il voyageoit. Ce malheur étoit la perte d'une épouse adorée, dont il se croyoit aimé, et qui l'avoit trahi. Henriette (c'est le nom de cette femme), avoit fui avec un officier, son suborneur, et servoit en habit d'homme dans le même régiment que lui. Un billet où étoient détaillées les causes de son départ fut tout ce qu'elle laissa d'elle à son malheureux époux. Celui-ci, furieux, envoya un cartel à son rival. La lettre tomba dans les mains de sa femme, qui y répondit en s'avouant coupable et en demandant à son époux un entretien où elle vouloit, disoit-elle, se livrer seule à son ressentiment. Le comte hésita longtems : enfin il se décida à la voir. Il l'engagea à se rendre à minuit sur la place : elle y parut à l'heure indiquée, et y trouva son époux, qui la conduisit jusqu'à sa chambre : à peine furent-ils seuls qu'Henriette tomba à ses pieds et sollicita son pardon. Le comte le lui accorda ; mais il eut la fermeté de ne pas vouloir renouer avec elle. Il la laissa s'éloigner sans changer de résolution.

Telle est l'histoire de l'inconnu : après ce récit, il offrit à Clémentine ses services, et ajouta qu'il avoit donné en conséquence des ordres à son banquier. Clémentine, pénétrée de reconnoissance, craignit de blesser l'amitié en refusant ; mais elle n'en profita pas : cependant elle en eut plus d'une fois besoin.

De retour dans sa patrie, elle apprend la perte d'un petit fonds, seul bien qu'elle avoit conservé. On juge la situation de cette infortunée, qui restoit sans ressources avec ses enfans. Elle sa-

voit plusieurs langues ; elle se met, pour soutenir sa famille, à traduire des livres anglois. Le succès l'encourage à de nouveaux efforts, mais bientôt elle essuye des retards de la part des libraires, et la détresse la menace de nouveau.

Dans ce moment entre le comte de B. : c'est à ses yeux un ange consolateur. Quoiqu'une fierté délicate de la part de Clémentine lui eut fait cacher une partie de son peu d'aisance, le comte devina tout, et sans qu'elle s'en aperçut, laissa dans un tiroir un rouleau d'or qu'elle découvrit quelques jours après. Surprise autant qu'attendrie, elle lève les mains au ciel et bénit son bienfaiteur.

La fortune avoit changé pour elle, un autre bonheur lui survint. Un jour on lui remit une lettre cachetée de noir ; c'étoit l'avis de la mort de son oncle, qui ne s'étoit point marié, et l'avoit nommée son héritière. *O mes enfans!* fut le premier cri de cette tendre mère.

Clémentine part sur-le champ avec ses deux filles pour son héritage. Elle y trouve le comte et son cher Edmont qui, averti par cet ami, avoit obtenu un congé et se précipite dans ses bras. L'aspect de ces être chéris rendit ses jouissances encore plus douces.

Le comte la visitoit souvent et perdoit auprès d'Agnès le désir de réaliser son projet de retraite. Elle-même n'étoit pas insensible à ses attentions. Elle étoit belle, aimable, comptoit dix-sept ans. Le comte entièrement guéri de sa première passion la demanda en mariage et l'obtint. Sa sœur Marie épousa un autre gentilhomme qui avoit su

lui plaire. Edmont avoit fait aussi un choix, et quand la paix fut conclue, il amena sa femme dans sa famille; et la vieillesse de Clémentine fut embellie de la réunion et du bonheur de ses enfans.

Le lecteur a vu dans l'analyse de ce roman, que l'auteur a eu pour but de prouver que, dans les plus grands malheurs on ne doit jamais s'abandonner au découragement, que la fermeté et le travail doivent mettre seuls au-dessus de l'infortune, et que la providence, qui veille toujours sur la vertu, finit par la dédommager de ses traverses et la récompenser de ses efforts. Ce but assurément est très-moral, et il a l'avantage de donner à-la-fois une leçon utile et une espérance consolante.

CHOANG ET HANSY.

Anecdote chinoise, traduite de l'anglois.

Choang étoit le mari le plus aimé, et Hansy la femme la plus aimable de tout le royaume de la Corée. Modèles du bonheur conjugal, les voisins admiroient et envioient leur félicité. Partout où l'on voyoit Choang, on étoit sûr de rencontrer Hansy. Point de plaisir pour l'un, qui ne fût partagé par l'autre. On les voyoit continuellement se promener côte-à-côte en se donnant le bras, et se prodigant tous les témoignages d'une tendresse réciproque.

Leur amour étoit tel, que rien ne sembloit

pouvoir en troubler la douceur. Cependant il survint un accident, qui altéra tant soit peu la confiance qu'avoit le mari dans la fidélité de son épouse.

Se promenant un jour seul parmi des tombeaux qui étoient à quelque distance de sa maison, il y rencontra une Dame habillée dans le plus grand deuil. (Elle étoit revêtue d'une robe blanche, le blanc étant le deuil des Chinois). Un éventail à la main, elle s'occupoit à éventer la terre humide qui s'élevoit au-dessus d'un tombeau. Quoique Choang passât pour sage à l'école de Lao, il ne put définir l'objet de ce genre d'occupation; et s'approchant, il en demanda poliment la raison. „Hélas! répondit la Dame, les yeux baignés de larmes, comment survivre à la perte de mon mari qui repose inhumé dans ce tombeau? C'étoit le meilleur des hommes! le plus tendre des époux!.... en rendant le dernier soupir, il m'a défendu de me remarier, avant que la terre qui couvre sa tombe n'eût perdu son humidité; et vous me voyez ici courageusement résolue d'obéir à ses ordres en m'efforçant de la sécher avec mon éventail. J'ai déjà passé deux jours entiers à cette occupation, et je suis déterminée à ne point former de nouveaux nœuds, que sa volonté ne soit ponctuellement exécutée, dussai-je passer encore quatre jours à remplir cette pénible tâche.,,

Choang, quoique touché des pleurs de cette jolie veuve, ne put cependant s'empêcher de rire en voyant la diligence qu'elle mettoit à se remarier. Mais dissimulant sa gaité, il l'invita poliment à

venir chez lui , ajoutant qu'il avoit une épouse qui pourroit lui donner quelques consolations. La belle éplorée y consentit. Dès qu'ils furent arrivés , il informa Hansy en particulier de ce qu'il avoit vu , et ne put s'abstenir de lui témoigner son inquiétude de savoir si pareille chose lui arriveroit , supposant que sa chère moitié lui survécût.

Comme la passion de Hansy pour son époux étoit aussi délicate que violente , il est impossible de concevoir le ressentiment que lui fit éprouver un doute aussi désobligeant. Larmes , sanglots , exclamations , reproches , dédains , tout fut mis en usage pour repousser ces injurieux soupçons. Elle se déchaîna contre la veuve elle-même , et déclara qu'elle ne consentiroit jamais à dormir sous le même toit avec une malheureuse , qui s'étoit rendue coupable d'une pareille inconstance. La nuit fut froide et orageuse. L'étrangère fut obligée de chercher un autre asyle , car Hansy exigea son départ , et Choang n'étoit pas disposé à résister aux volontés de sa femme.

Il y avoit à peine une heure que la veuve étoit sortie , lorsqu'un ancien disciple de Choang , qu'il n'avoit pas vu depuis nombre d'années , vint lui rendre visite. Il fut reçu en grande cérémonie , placé , au souper , à la place la plus honorable , et le vin commença à couler avec une extrême profusion. Cependant Choang et Hansy se donnèrent des témoignages évidens d'une tendresse mutuelle et d'une réconciliation sincère. Rien ne pouvoit égaler leur bonheur apparent ; et il eût été difficile de voir un époux aussi aimé , et une femme aussi

complaisante, sans ressentir plus vivement son propre malheur, lorsque leur félicité fut tout-à-coup anéantie par le plus fatal accident. Frappé d'une atteinte d'apoplexie, Choang tombe sans vie sur le paquet. On employa tous les moyens possibles pour lui faire recouvrer l'usage de ses sens, mais ce fut envain.

Hansy fut d'abord inconsolable de sa mort; au bout de quelques heures cependant, elle trouva assez de forces pour lire son testament. Le lendemain, elle parla morale, sagesse, vertu..... Le jour suivant, elle fut en état d'encourager le jeune disciple; et le troisième jour, enfin, pour abrégier une longue histoire, ils convinrent de s'épouser.

Les appartemens cessèrent alors d'être en deuil. Le corps de Choang fut mis dans un vieux cercueil, et relégué dans la plus vilaine chambre, pour y rester jusqu'au tems prescrit par la loi pour son enterrement. Hansy et le jeune disciple se revêtirent en même-tems d'habilemens magnifiques. L'épousée portoit au nez un bijou d'un prix immense; l'amant se para des plus riches dépouilles de son ancien maître, ayant une paire de moustaches artificielles qui lui pendaient jusqu'aux pieds. Le moment de leurs nêces étoit arrivé, toute la jamille de Hansy déjà rassemblée la félicitoit de son prochain bonheur. Les appartemens étoient éclairés par des lampes qui répandaient les parfums les plus exquis, et une clarté plus brillante que celle du soleil.

La dame attendoit avec impatiencé son jeune amant dans une pièce particulière, lorsque le do-

mestique de ce dernier, s'approchant d'un air timide, l'informa que son maître venoit de tomber dans un accès léthargique, qui lui causeroit une mort certaine, à moins qu'on ne pût obtenir le cœur d'un homme mort depuis peu, pour le lui appliquer sur la poitrine. A peine se donna-t-elle le tems d'entendre la fin de son discours, que relevant ses habits, elle courut, une hache à la main, au cercueil où reposoit Choang, résolue d'arracher le cœur de son mari défunt, pour conserver la vie de son amant. Quelques coups suffirent pour briser le cercueil. Aussi-tôt le corps, qui étoit mort, d'après toutes les apparences, fit un mouvement. Effrayée à cette vue, Hansy jeta la hache, et Choang sortit étonné de sa propre situation, de la magnificence inaccoutumée de son épouse, et plus encore de son extrême surprise; il traversa les appartemens sans pouvoir imaginer la cause d'une pareille splendeur. Il ne resta point long-tems dans cette incertitude. Ses domestiques l'instruisirent de tout ce qui s'étoit passé depuis son évanouissement. Il put à peine croire ce qu'ils lui apprirent et courut à la recherche d'Hansy elle-même, afin d'être plus amplement informé, ou lui reprocher son infidélité. Mais elle avoit prévenu ses reproches. Ne pouvant survivre à sa honte; elle s'étoit poignardée, et on la trouva baignée dans son sang.

Choang étoit trop philosophe pour se livrer à de folles exclamations. Il jugea qu'il étoit plus sage de supporter son chagrin avec sérénité. Ayant raccomodé le vieux cercueil qui venoit de

lui servir à lui-même, il y plaça son infidèle épouse; et pour ne pas rendre inutiles d'aussi grands préparatifs de nûces, il épousa la même nuit la veuve au grand éventail.

Comme ils connoissoient leur faiblesse réciproque, ils s'armèrent après le mariage d'une mutuelle indulgence. Ils vécurent ensemble nombre d'années dans une parfaite tranquillité, et ne s'attendant point à des transports et des ravissemens de joie, ils cherchèrent et trouvèrent en effet la douce sérénité du bonheur.

P O E S I E.

Origine des Epingles.

Dans tous les tems, dans tous les lieux,
Le beau sexe, comblé des dons de la nature,
Pour les rendre plus gracieux,
A su les relever par l'art de la parure.
Sensible, faite pour aimer,
La femme a toujours voulu plaire;
Du Dieu du goût la main légère,
Pour l'enseigner à nous charmer,
Donnant à ses habits une élégance aimable,
L'obligea d'en fixer l'ordre et l'arrangement.
Il fallut une attache et plus fine et plus stable
Pour supprimer un nœud embarrassant;
Et l'artiste, jaloux d'offrir un sacrifice
Aux Grâces, au Goût, au Talent,
Inventa ce stilet délicat et galant.

Ce fut à Cypre, un jour, que la jeune Clarice,
De son industrieux amant,

En reçut le premier hommage ;
Et bientôt elle sut donner à son corsage ,
A ses cheveux , à ses rubans ,
Des formes si voluptueuses ,
Qu'elle arrachoit les applaudissemens
De ses compagnes envieuses.
Bientôt l'invention cessa d'être secrète ;
Le beau sexe y voit clair , surtout lorsqu'il s'agit
De quelque nouveauté dans l'art de la toilette :
Peut-être aussi la nymphe elle-même trahit ,
Par quelque parole indiscrete ,
Ce mystère important ; toujours est-il certain
Qu'on le connut bientôt , et que la Renommée ,
Pour le dire , employa ses cent bouches d'airain.
Bientôt le berger Palamée ,
Fut apprendre aux beautés des autres continens ,
L'art de rivaliser celles de sa patrie
Par les grâces des vêtemens.
Bientôt on ne rêva qu'à l'épingle chérie ,
On s'en servit à tout propos ;
La laideur crut même , à son aide ,
Pouvoir réparer ses défauts ;
Elle augmenta le mal , en y portant remède.
L'Amour , enfin , sut à son avantage ,
Faire servir ce meuble précieux ;
Il en voulut multiplier l'usage ,
En diriger l'emploi. L'amant ingénieux
S'en servit pour former les nœuds de son amante ,
Pour arrondir des tissus transparens
Sur la nudité trop saillante ,
Ou boucler des cheveux flottans.
Bien plus ingénieux encore ,
Pour fixer sur son sein la fleur qui vient d'éclorre ,
Il eut soin de glisser un rempart protecteur
Entre la pointe trop aiguë
Et le trône d'albâtre où dut briller la fleur.

Dès que l'Épingle à Rome fut connue,
On en sentit toute l'utilité ;
Les Dames en firent usage ,
Et même on dit que leur sévérité
Cessa d'employer davantage
L'épingle de fer et d'acier
Ou d'un autre métal grossier.
Avec l'or le plus pur richement façonnée ,
Placée au rang des bijoux précieux ;
Enfin, de diamans et de perles ornée ,
Elle fixa les rubans des cheveux.

Mais nous ne voyons pas qu'Amour songeât encore
A décorer l'Épingle ou d'un chiffre amoureux ,
Ou de ces médaillons qu'un peintre ingénieux
Embellit par les traits de celle qu'on adore.
Il n'étoit réservé qu'au siècle où nous vivons ,
De perfectionner cet agréable ouvrage ,
Et d'en tirer le plus doux avantage ,
En fixant sur un cœur que nous idolâtrons ,
L'image touchante et chérie
D'un sentiment qui fait le charme de la vie.

Quelle en peut être la raison ?
C'est qu'on ne peut mettre en comparaison ,
Quant à l'amour et la galanterie ,
Les siècles anciens et le siècle présent.
Si, dans chacun également ,
Par la nature répartie ,
La beauté fut de tous les tems ,
De l'amabilité le sort n'est point semblable ;
Non moins beau que celui des âges précédens ,
Le sexe, de nos jours, est cent fois plus aimable.

Conte Cachemirien.

Autour du feu , nous voilà tous assis :
Que ferons-nous cette longue soirée ?
Mon bon papa , dit alors Desirée ,
Si vous vouliez nous faire un des récits
Que vous savez , oh ! je serais bien sage ;
Je vous promets d'achever mon ouvrage.
Le bon papa se défendit long-tems ;
Mais caressé , mais pressé davantage ,
A tes desirs , lui dit-il , je me rends.

„ Une reine de Cachemire ,

(C'étoit Canzade) avoit deux aimables enfans ,
Deux filles , dont l'aînée à peine avoit neuf ans.

Canzade , un jour , se prit à dire :

Votre grand-tante Houssan , la reine du Thibet ,
Laquelle d'ordinaire en campagne demeure ,

Possède dans un cabinet

Une tourterelle qui pleure ,

Depuis le matin jusqu'au soir ,

Quand on commet , en sa présence.

Quelque faute contraire à la loi du devoir ,

Ou bien contre la bienséance.

Je veux lui demander cet oiseau merveilleux ;

Qui peut être utile , je pense ,

Selon les cas , à l'une de vous deux ,,

„ O maman , répondit l'aînée ,

O maman , je n'ai pas besoin

Qu'oiseau , de mes fautes témoin ,

M'en avertisse ainsi ; honteuse et chagrinée.

Hélas ! lorsque j'ai le malheur

D'en commettre une , ma douleur

Est bien sincère ; et vrai , comme je t'aime ,

Mon cœur en est navré ; je la pleure moi-même.

„ N'importe , petite maman ,

Dit la cadette ; écris à notre tante Houssan ;

Demande-lui la pauvre tourterelle.

Il se pourroit, et je le crois,

Qu'on la chagrînât trop chez elle ;

Tu la demanderas pour moi.

Quel intérêt déjà, maman, elle m'inspire !

Si sage je serai....., que je la ferai rire.

LES DEUX CHAPONS.

F a b l e.

Certain chapon bien gras, et de santé brillant,

Toujours de mainte et mainte injure

Poursuivoit la piètre figure

D'un chapon maigre et languissant ;

C'étoit pourtant son camarade.

Qu'un coq se fut permis quelque vive incartade,

Passe encore, rien d'étonnant :

Mais un Chapon être insolent !

Tandis que s'en donnoit ma glorieuse bête,

Vient un ami de la maison,

Et le maître aussitôt, pour lui mieux faire fête,

Ordonne le trépas de ce gros fanfaron.

— Il insultoit, dit l'autre, à ma misère,

Et c'est elle aujourd'hui qui me tire d'affaire,

J'avois tort de m'en désoler.

Souffre patiemment que l'homme heureux t'opprime

Songe qu'il est une victime

Que la fortune engraisse afin de l'immoler.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

L'amour n'est pas si séduisant
Qu'on veut bien nous le peindre ;
Il n'est pas non plus si méchant
Qu'on a lieu de le craindre.
De loin il offre des attraits
Qui semblent quelque chose ;
L'épine quand on est tout près
L'emporte sur la rose.

Tant qu'on le veut, l'amour enfant
Conserve sa foiblesse ;
Il ne devient entreprenant
Que tant qu'on le caresse ;
C'est un esclave à la maison,
Soumis comme il doit l'être :
Laissez-lui prendre le haut ton,
Bientôt il sera maître.

É N I G M E.

Nécessaire aux humains (devinez en quel cas)
Je les sers humblement dans l'emploi le plus bas.
Vide ou plein, sale ou net, c'est ce que je puis être,
Suivant l'attention ou les besoins du maître.
Qui fut long-tems gisant et peut enfin m'emplir,
Se croit sauf et me fait un accueil favorable :
Mieux vaut me deviner, lecteur, que me sentir,
Rarement je répands une odeur agréable.
Voulez-vous me connaître mieux ?
Je vais vous mettre bien à l'aise ;
Sans être pot, bassin ni chaise,
Je sers à ceux qui vont sous eux.

LOGOGRIPE.

Douce ou pesante avec ma tête,
Suivant mes rapports différens;
Je suis atroce sans ma tête,
Et je le suis dans tous les sens.
Fripens, escrocs, avec ma tête
Parfois j'entrave vos talens.
Si j'atteins un cœur sans ma tête,
J'envenime ses mouvemens:
Si j'en joins deux avec ma tête,
Combien j'embellis leurs momens.

CHARRADE.

Je voulais être mon premier;
Mais songeant à mon dernier
Je renonce à mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
la lettre O. — Celui du Logogriphe est: *Email*
(où l'on trouve: *mail, ail,* et L chiffre exprimant
50). — Celui de la Charrade est: *Fourmi.*

est:
mail
mant